

*Césaire, résumé d'un parcours***I – L'évolution de la fonction poétique**

Notre ouvrage *Césaire, poète d'aujourd'hui* (Seghers, 1963), était polarisé sur le *Cahier d'un retour au pays natal*. On tentait d'en dégager non seulement les thèmes majeurs, mais aussi la structure, le mouvement et les ressorts de cet acte poétique.

Nous avons décrit ailleurs<sup>1</sup> comment cette structure se retrouvait à l'intérieur d'autres poèmes parfois très brefs, mais néanmoins dotés de ce mouvement cyclothymique comportant les alternances de dépression et d'exaltation. Ceci correspond aux différents « états d'âme » du poète au moment où il écrit. Ceci permettant aussi de percevoir, quelque peu, pourquoi et pour quoi il écrit.

Or lorsqu'on relit les deux grands textes où Césaire tente de définir la poésie et qui sont *Poésie et Connaissance* publié dans *Tropiques* en 1944<sup>2</sup>, et *Lettre à L. Kesteloot* (publié en 1963 dans le petit Seghers), on y découvre un kaléidoscope des mille fonctions que Césaire attribuait à l'acte poétique.

Citant Rimbaud comme Lautréamont, Breton et Jung, Césaire présentait la poésie comme la plus belle des aventures humaines, voyance et connaissance, pénétration de l'univers, épanouissement de l'homme à la mesure du monde, abolition des antinomies, des savoirs millénaires enfouis, feu éternellement vivant de l'énergie cosmique... et il résumait « en le poète se font de merveilleuses découvertes », « la connaissance poétique est celle où l'homme éclabousse l'objet de toutes ses richesses mobilisées », « il est permis de penser qu'à l'inouïe mobilisation de forces que nécessite la poésie, rien ne puisse résister », enfin « le poète cherche et reçoit dans le déclanchement soudain des cataclysmes intérieurs le mot de passe de la connivence et de la puissance ».

– On est frappé par cet enthousiasme, et cette confiance inouïe, elle aussi, dans la fonction poétique. Césaire croyait aux « armes miraculeuses », il était persuadé qu'elles allaient changer le monde. Et lorsqu'on se penche sur les recueils qui ont suivi le *Cahier*, à savoir *Les armes miraculeuses* justement, *Et les chiens se taisent*, *Soleil cou coupé* ainsi que

<sup>1</sup> Dans Césaire : *L'homme et l'œuvre*, o. c., page 94 – 106, Présence Africaine.

<sup>2</sup> Ibidem.

le superbe *Corps perdu*, la vigueur du ton, l'ampleur du geste, la force des images et leur extrême variété, correspondent parfaitement au projet ambitieux de leur auteur.

Mais dès 1960, avec *Ferments*, on constate des modifications non négligeables dans les poèmes de Césaire. C'est le ton, précisément, qui a changé.

André Breton parlait du « ton toujours majeur » de la poésie de Césaire. Or avec *Ferments*, on constate que, dans maints poèmes le ton césairien passe souvent en mineur. Qu'est-ce à dire ? L'accent épique, guerrier et triomphant s'est beaucoup atténué, et parfois même disparaît complètement.

Des textes plus graves, voire tragiques, sans rebond, s'échelonnent sur la première moitié du recueil, égrenant une souffrance profonde, d'une autre nature que celles qui furent repérées dans les ouvrages précédents.

Nous avons déjà signalé<sup>3</sup> que le conflit avec le Parti communiste, qui se mua en rupture affirmée en 1956, affecta gravement Césaire. Désillusions sur le Parti lui-même, et l'URSS comme instigateur et moteur d'une révolution radicale, et d'un idéal humaniste auxquels il croyait très sincèrement ;

Mais aussi stupeur et amertume, lorsque des amis très proches rejoignirent les Instances du Parti pour lui opposer une réprobation parfois violente.

Sans qu'il ne soit jamais nommé, ce conflit oblitéra son écriture poétique où la rage, la déception, le doute, et l'angoisse envahirent des textes brefs, acérés comme des couteaux, ou lourds d'une « taiseuse douleur » qui ne pouvait s'exprimer que par le poème :

« Les rêves échoués font au ras de la gueule des rivières de formidables tas d'ossements muets ».

Des textes comme *Crocs*, *Viscères du poème*, *C'est moi-même Terreur*, *Cadavre d'une frénésie*, *Mais il y a ce mal*, sont les traces de cette blessure nouvelle, sanglante, ou encore à vif.

La deuxième moitié de *Ferments* est composée de poèmes plus anciens, écrit avant la rupture avec le P. C. et augmentés de textes célébrant un héros ou martyr du passé (Délgrès, Emmet Till, un syndicaliste noir). Enfin deux ou trois poèmes sur l'Indépendance de l'Afrique désormais très prochaine, insèrent des lueurs d'espoir pour le futur du continent, qui rejoaillira

---

<sup>3</sup> Dans cet ouvrage, introduction *Ferments*.

sur toute la diaspora « Comme une blessée main ouverte à toutes les mains blessées du monde ».

La « ruse » de l'auteur<sup>4</sup> (mais peut-on ici parler de ruse ?) disons la pudeur de l'auteur consiste à avoir inversé l'ordre chronologique (sauf pour les poèmes sur l'Afrique). Si bien que si – en bon universitaire – on tente d'interpréter la structure du recueil, on en déduira que le poète, après une phase dépressive, a retrouvé son enthousiasme et son optimisme premier.

Or lorsque – après *Cadastre*, qui n'est qu'une réédition partielle de *Soleil Cou Coupé* – Césaire publie vingt ans plus tard son dernier recueil *Moi, laminaire*, on vérifie que cette fracture idéologique, et sans doute aussi plusieurs autres, ont durablement lesté le belliqueux poète du *Cahier*, et des *Armes miraculeuses*.

Dans notre article sur *Moi, laminaire* (in *Césaire l'homme et l'œuvre*, éd. Présence Africaine) nous avons esquissé cette mutation de la fonction poétique chez Césaire.

En effet comme ces algues tournées en tous sens par le ressac de la mer et néanmoins résolument accrochées aux roches des Caraïbes, l'auteur en choisissant cette identité ultime (« moi ») atteste ici, avoue aussi ces bouleversements intimes (car il fut « laminé » vraiment) et son immuable fidélité à son île et son destin.

On peut si l'on veut, mesurer la distance qui sépare ce laminaire battu des flots, du fier kaïcédrat royal qui dressait son énergie dans le *Cahier d'un retour au pays natal*.

*Moi, laminaire* laisse entrevoir ainsi que l'acte poétique césairien a pris une fonction nouvelle, plus intime, plus personnelle.

Que s'est-il donc passé depuis *Ferrements* ?

Une nouvelle déception lors du Referendum où De Gaulle lui avait promis un changement du statut des « départements d'outremer », moyennant un oui à ce Referendum.

Césaire fit donc voter oui, et De Gaulle ne tint pas sa promesse.

Césaire se sentit joué, et d'autre part il dut faire face à la gauche antillaise qui le traita de collabo et complice du pouvoir colonial.

Dans la foulée il y eut les « créolistes » ; Eduard Glissant, suivi des écrivains confiant, Chamoiseau et Barnabé entamèrent une croisade contre la négritude. Ce mouvement politico-culturel contestait le « Père » son action et ses idées sur tous les fronts médiatiques.

Le poète en fut très irrité, mais refusa le débat. – Il demeura stoïque.

---

<sup>4</sup> Voir plus haut, l'introduction à *Ferrements*.

Enfin la séparation de son épouse, puis son décès, le firent souffrir durablement. Là aussi il dut se taire ; ceux qui le connurent ces années-là, le virent citer souvent Mallarmé. Voire Montesquieu. – Breton, Rimbaud, Lautréamont avaient disparu de ses références.

De lors, de plus en plus souvent le poète parlera pour lui-même ; soit qu'il conjure ses monstres... « J'habite une blessure sacrée... rien que du passé son bruit de lointaine canonnade... », soit qu'il s'en aille à la recherche vaine de nouveaux vocables, pour les exorciser : « Moi qui rêvais d'une écriture belle de rage, crevasse j'aurai tenté ». – Mais l'épopée est bien terminée.

Et il déplore jusqu'à la nausée les « contrefaisances » et « la condition-mangrove » de son île, et qu'il partage : « arrêtez le gâchis ! » – « on tourne en rond... la mangrove broie » – « ça, le creux... tunnel... glu » – « ça déglutit, rumine, digère... tant le cœur nous défaut ».

Enfin ce cri désespéré de solitude : « rien que le déménagement de moi-même sous le rire des malebêtes ! »

Soit encore qu'il parte en quête. De quoi ? on ne sait trop. Toutes les suppositions sont permises. Il remarque ainsi « le poème seul me permet d'accéder à l'être ». Ailleurs il écrit : « Plus bas que les racines, le chemin de la graine... parler c'est accompagner la graine jusqu'au noir secret des nombres ».

Et qu'entend-il donc par « Une science d'oiseau-guide divagant très tenace ?» Ou encore : « Ma défense... le chiffre » ?

Soit le poème-refuge. Mais aussi la porte étroite pour accéder à un autre monde, peut-être ?

Ce texte de Y. Bonnefoix tente à propos de décrire – en partie – ce processus mental qu'il semble connaître :

« La poésie c'est ce qui descend de niveau en niveau dans son propre texte toujours en métamorphose, descend jusqu'à ce point où, s'étant en somme perdue dans un pays d'aucun nom ni route, elle renonce à aller plus loin, sachant tout de même que l'essentiel c'est ce qui se dérobe encore, au-delà de ces lieux étrangers » (Y. Bonnefoix, 1988).

## II – *Moi Laminaire : du Manuscrit à l’Edition*

Le hasard a fait que pour *Moi Laminaire* nous avons connu le manuscrit, dans sa grande partie, avant l'édition. En effet Césaire durant les grandes vacances de 1980, était privé de la secrétaire de l'Assemblée Nationale qui tapait ses discours et autres textes. Il dut donc se rabattre sur mes faibles compétences dactylographiques du fait que j'étais à Paris et disponible. Or une vingtaine de ses poèmes furent écrits à cette période, sur papier de l'Assemblée, dont j'ai déposé l'original en même temps que ceux qui étaient déjà édités.

En effet les premiers poèmes qui figurent dans l'édition du Seuil, avaient déjà été publiés dans l'édition Désormeaux en Martinique, sous le titre de *Noria*.

Le recueil *Moi Laminaire* devait au départ s'intituler « Gradiant » puis « Calendrier lagunaire ». Césaire a fini par choisir le dernier mot du dernier poème *Algues* : *Laminaire*.

Car c'était le dernier poème prévu pour ce recueil dans « l'édition complète » des poèmes par Maximin (Seuil). Y seront ajoutés le « Tombeau » de M. A. Asturias, et les poèmes que Césaire composa sur six tableaux de Wilfredo Lam, et la demande de celui-ci ; plus quelques autres, dont l'un Rabordaille faisait partie de l'ensemble de 1980. Ces poèmes sur Wilfredo auraient du être publiés à part, dans une édition de luxe italienne avec les reproductions des tableaux. Mais le projet a échoué, et c'est ainsi qu'on les classa avec *Moi Laminaire*.

Tout ceci me permet d'aborder la question de l'agencement des poèmes de ce recueil. Nous avons vu déjà avec l'exemple de *Ferremens* que la composition de l'ouvrage ne tient aucun compte de l'ordre chronologique, les poèmes anciens ayant été placés après les poèmes récents.

Cette manipulation s'accentue avec *Moi Laminaire*. Nous y trouvons à l'initiale le poème *Calendrier lagunaire* qui fut publié en 1976, dans cette première édition Désormeaux à Fort de France, sous la direction de Jean-Paul Césaire, avec une préface de Jacqueline Leiner.

On pense donc en toute logique que les dix autres poèmes de *Noria* vont suivre dans l'ordre prévu dans la 1<sup>re</sup> édition. Or on les découvre parsemés dans tout le recueil! Si *Annonciades* succède à *Calendrier*, en revanche *Pour dire* paraît 5 poèmes plus loin, puis *Banal* 9 poèmes plus loin. *J'ai guidé le Troupeau* page 37, *Soleil safre* page 40, *Sans Instance ce sang* page 53, *Passage d'une liberté* page 56, *A valoir* page 58, *Internonce* page 62, et *Ibis-Anubis* page 67 soit le septième avant la fin.

Ce premier ensemble se trouve donc déchiqueté et réparti sur tout le recueil.

Les textes que j'ai dactylographiés arrivent ensuite, mais entrecoupés par le « Tombeau » de L.G. Damas et celui de Fanon qui ont été écrits beaucoup plus tôt.

Parmi les textes dactylographiés Césaire en avait numérotés une série de 1 à 13. Ils n'étaient pas titrés sauf : Le n°1 *Diabase*, qu'il a renommé *Epactes* et qui est le 3<sup>e</sup> dans l'ouvrage;

puis venait le poème n°2 : *Test* qui est le 5<sup>e</sup> dans l'ouvrage ;

puis le n°3 : *Incidents de voyage* qui est le 12<sup>e</sup> ;

puis le n°4 : *La condition-mangrove* qui est le 14<sup>e</sup> et n'avait que les 4 premiers vers ;

puis le n°5 : *Odeur* qui est le 13<sup>e</sup> ;

puis le n°6 : *Journée* qui est le 20<sup>e</sup> ;

puis le n°7 : *Mangrove* qui est le 9<sup>e</sup> ;

puis le n°8 : *Solvitur* qui est le 29<sup>e</sup> ;

puis le n°9 : *Transmission* qui est le 30<sup>e</sup> ;

puis le n°10 : *Version Venin* qui est le 44<sup>e</sup>

puis le n°11 : *Lenteur* qui est le 31<sup>e</sup> ;

puis le n°12 : *Foyer* qui est le 35<sup>e</sup> ;

puis le n°13 : *Inventaire des Cayes* qui est le 38<sup>e</sup>.

Rien qu'avec cet exemple, on remarque que la numérotation de l'auteur n'a pas été conservée.

Il faut savoir qu'après la dactylographie des textes, Césaire en a fait un premier classement qui respectait cette numérotation partielle, les autres poèmes étant placés à la suite, et le dernier étant *Algues*, duquel il tira le titre, comme nous l'avons dit plus haut.

J'ai donc gardé cette partie du manuscrit où il y avait encore d'autres textes de sa main ou déjà recopier. Et ce document témoigne de cette première version de *Moi Laminaire*.

Ensuite, avec l'aide et les conseils éclairés de Daniel Maximin, Césaire y a rajouté les 11 poèmes publiés dans le Désormeaux, plus le Damas, le Fanon et quelques autres textes trouvés où ? et datés de quand ? Et enfin l'Asturias et le Wilfredo Lam.

J'ai constaté que le classement d'origine avait été largement bousculé, y compris celui des poèmes numérotés par l'auteur et le poème final.

Cela a-t-il une importance ? Cela a-t-il un sens ? *Algues* disait

« La relance ici se fait  
par le vent qui d'Afrique vient  
par la poussière d'alizé...»

la relance ici se fait  
 par l'influx  
 plus encore que par l'afflux  
 la relance se fait  
 algue laminaire. »

Le poème final actuel, écrit bien avant 1980, se termine par :

n'importe l'insolent tison  
 silex haut à bruler la nuit  
 épuisée d'un doute à renaître  
 la force de regarder demain.

(p. 75)

Ce dernier vers a été repris et cité maintes fois comme étant l'ultime message du poète. Mais c'est un leurre où prendre le lecteur.

Que conclure ? et cette fastidieuse reconstruction a-t-elle une utilité ? Disons qu'il fallait la faire, si l'on se soucie d'interroger les étapes de la pensée, de la sensibilité de Césaire, ou de ce que nous avons appelé jadis sa cyclothymie...

On sera convaincu aussi de son désordre envers ses textes, pratiquement jamais datés, notés à la diable, rangés Dieu sait où ? entre les pages d'un livre; ou dans sa serviette en cuir, ou sur un coin du petit bureau de sa chambre de la rue Albert Bayet. Ou encore offerts à un ami, oubliés chez un autre...

Césaire n'avait pas la religion de ses écrits, contrairement à Senghor. – Il ne savait pas ce qu'il y avait dans cette malle non ouverte ramenée de Paris à Fort de France... on ne peut donc pas étudier sérieusement une structure de ses recueils. Sauf à prévenir le lecteur de ce désordre premier, des différents classements, de leur signification relative et sous l'influence d'un ami ou d'un éditeur...

Il nous souvient de l'intervention de Jean Marie Serreau dans le texte du *Roi Christophe*, allant jusqu'à y introduire des scènes non prévues par l'auteur. Mais avec son accord, Césaire étant pleinement ouvert à toute modification demandée par son ami. – Conforme en cela comme ailleurs à son ouverture générale à l'amitié, et à cette

« Fraternité qui ne saurait manquer de venir quoique malhabile ».